

RENCONTRE AUTOUR DE LIVRES

7 décembre 2017

Cercle Progressiste Carcussien partenaire de AFMTELETHON
cercle de lecture Katulu ?

Tolérance, rêve ou réalité, désir d'humanité

Dans le monde d'aujourd'hui le point d'interrogation suite à « désir d'humanité » semblerait s'imposer.

Mais avec beaucoup de rêve et d'optimisme nous avons choisi de l'affirmer : la tolérance est un désir d'humanité.

L'humanité se flatte de Tolérance, pourtant elle offre mille visages à l'intolérance.

Les livres présentés ce soir, comme les équilibristes sur le fil, oscillent entre les deux.

L'intolérance c'est le refus d'admettre l'existence d'idées, de croyances ou d'opinions différentes des siennes. Le sujet va jusqu'à persécuter ceux qui les soutiennent.

La tolérance c'est l'attitude de quelqu'un qui admet chez les autres des manières de penser et de vivre différentes des siennes propres, l'attitude de quelqu'un qui fait preuve d'indulgence à l'égard de ceux à qui il a à faire.

Que ce soit l'intolérance des intégrismes qui secouent le monde à notre époque, l'intolérance de l'esclavage qui fut le mal des siècles passés (sans oublier ses survivances d'aujourd'hui) ou bien les maux plus « sociétaux » que sont l'homophobie ou la maltraitance des enfants, toutes ces intolérances sont abordées dans les 5 ouvrages proposés mais tous nous assurent de notre humanisme fait de lutte, de résistance, d'idéal et autant de victoires et de conquêtes de la Tolérance.

Homophobie et maltraitance

Cécile nous entraînera dans le nord de la France, en Picardie, dans un milieu ouvrier avec « En finir avec Eddy Bellegueule » d'Édouard Louis.

Vous y verrez qu'il ne fait pas bon être trop raffiné, trop différent, dans une famille nombreuse où un garçon se doit de vibrer pour le football et ne saurait prendre plaisir à porter les vêtements de sa sœur !

« La démesure » de Céline Raphaël vous sera racontée par **Josette**. Nous nous retrouverons dans un milieu bourgeois où un père intransigeant veut faire de sa petite fille une grande pianiste de concert, ce qui était, vous n'en serez pas surpris, le rêve du père lui-même, qu'il va tenter de réaliser par l'intermédiaire de son enfant.

Nous serons, dans ce roman autobiographique, face au visage affreux de l'intolérance portée à son comble et allant jusqu'à la maltraitance.

Intolérance d'hier et d'aujourd'hui esclavage, intégrismes

Roselyne, parlera d'un roman sur la créolité

« l'esclave vieil homme et le molosse » de Patrick Chamoiseau. Cet auteur, né à Fort de France, a obtenu le Prix Goncourt en 1992. Le livre présenté aujourd'hui a été publié en 1997. Nous serons avec cet ouvrage « dans les îles à sucre » que sont la Guadeloupe et la Martinique, à l'époque de l'esclavage.

Nicole, quant à elle, présentera un roman qui a obtenu le Prix Goncourt des lycéens en 2013 « Le 4ème mur » de Sorj Chalandon.

Sorj Chalandon est écrivain et journaliste à Libération et au Canard enchaîné. Peut-on raisonnablement, monter la pièce « Antigone » d'Anouilh, cet hymne à la tolérance, dans un Liban déchiré par la guerre, la guerre qui représente pour Chalandon, la violence et l'intolérance poussées au paroxysme ?

C'est ce que deux amis, Georges et Sam vont expérimenter dans le sang et les larmes.

Enfin nous resterons au Liban avec **Antoinette** et le livre de Darina Al Joundi

« Le jour où Nina Simone a cessé de chanter » où comment une jeune fille élevée de manière libérale finit par se retrouver en hôpital psychiatrique suite à la montée des intégrismes déchaînés par la guerre.

En finir avec Eddy Bellegueule

Édouard Louis

Voici un premier roman (l'auteur a, à peine, 21 ans) qui, en 2014, éclate comme une bombe dans le petit monde feutré de la littérature française.

Eddy Bellegueule est le véritable patronyme de l'auteur, qui, soumis à de fortes pressions, change finalement son nom pour celui de Édouard Louis

Ce court roman raconte l'enfance et la jeunesse de ce jeune picard, membre d'une famille pauvre de 5 enfants.

Pauvre, la famille l'est, tant financièrement que sur le plan social et culturel.

Pour son malheur, Eddy est différent des autres enfants : plus doux, plus raffiné...

Toute la souffrance de cet enfant lui viendra de cette différence et de ces « manières » que le père, en particulier, juge efféminées.

« Très vite j'ai brisé les espoirs et les rêves de mon père. Dès les premiers mois de ma vie le problème a été diagnostiqué. Il semblerait que je sois né ainsi, personne n'a jamais compris l'origine, la genèse, d'où venait cette force inconnue qui me faisait prisonnier de mon propre corps. Quand j'ai commencé à m'exprimer, à apprendre le langage, ma voix a spontanément pris des intonations féminines. Elle était plus aiguë que celle des autres garçons. Chaque fois que je prenais la parole, mes mains s'agitaient frénétiquement, dans tous les sens, se tordaient, brassaient l'air.

Mes parents appelaient ça des airs, ils me disaient : Arrête avec tes airs. Ils s'interrogeaient : pourquoi Eddy il se comporte comme une gonzesse. Ils m'enjoignaient : calme toi tu peux pas arrêter avec tes grands gestes de folle. »

Il reconnaît ses goûts pour tout ce qui était féminin, les vêtements, la danse le théâtre.

« Régulièrement je me rendais dans la chambre des enfants, [...] j'y dérobaient les vêtements de ma sœur que je mettais pour défiler, essayant tout ce qu'il était possible d'essayer : des jupes courtes, longues, à pois ou à rayure, les tee-shirts cintrés, décolletés, usés, troués, les brassières en dentelles ou rembourrées.

Ces représentations dont j'étais l'unique spectateur me semblaient alors les plus belles qu'il m'ait été donné de voir. J'aurais pleuré de joie tant je me trouvais beau...

Après le moment d'euphorie du défilé, essoufflé, je me sentais soudainement idiot, sali par les vêtements de fille que je portais, pas seulement idiot mais dégoûté par moi-même, assommé par ce sursaut de folie qui m'avait conduit à me travestir, comme ces jours où l'ivresse et la désinhibition produisent des comportements ridicules, regrettés le lendemain quand les effets de l'alcool ont disparu et qu'il ne reste plus de nos actes qu'un souvenir douloureux et honteux.»

En plus, dans ce milieu là l'homosexualité est rejetée comme une tare profonde, une honte.

« A mesure que je grandissais, je sentais les regards de plus en plus pesants de mon père sur moi, la terreur qui montait en plus, son impuissance devant le monstre qu'il avait créé et qui, chaque jour, confirmait un peu plus son anomalie »

Il va donc passer son enfance et sa jeunesse à souffrir de ce rejet autant dans sa famille, qu'à l'école et au village et à essayer de « devenir un dur ».

Les parents : le père licencié à la suite d'un accident de travail est au chômage et la mère travaille pour faire vivre sa famille. Tout le monde boit en particulier les hommes, son père, son grand frère mais les femmes et les enfants aussi. La télé marche depuis de matin et on ne parle pas pendant les repas, le père écoute la télé.

« Moi mes gosses je veux qu'ils soient polis, et quand on est poli, on parle pas à table, on regarde la télé en silence et en famille. »

La télé, l'alcool et le foot semblent les trois seuls centres d'intérêt.

La description du milieu ambiant est particulièrement crue et réaliste: il y a de la violence dans toutes les relations

Au collège il va passer son temps à avoir peur de deux garçons plus grands que lui, qui l'attendent tous les jours dans le couloir pour le battre et lui cracher dessus. Il n'en fera part à personne, c'est sa honte à cacher.

Il va faire l'expérience sexuelle d'une bande de garçons en particulier avec son cousin où il sera pris pour la fille. Il découvrira le plaisir sexuel avec les garçons et malgré une ou deux tentatives de relation avec une fille il n'y parviendra pas.

« Rien n'y faisait, Chaque contact de Sabrina avec ma peau me ramenait à la vérité de ce qui se passait, de son corps de femme que je détestai.. »

Il prend conscience qu'il est différent

« A cette période, l'idée d'être en réalité une fille dans un corps de garçon, comme on me l'avait toujours dit, me semblait de plus en plus réelle. J'étais progressivement devenu un inverti. La confusion régnait en moi. Retrouver les garçons chaque jour dans le hangar pour les déshabiller, les pénétrer ou me laisser pénétrer, me poussait à me dire qu'il y avait une erreur[...] je savais que ces erreurs existaient. J'entendais partout et depuis toujours que les filles aimaient les garçons. Si je les aimais, je ne pouvais qu'être fille. Je rêvais de voir mon corps changer de constater un jour, par surprise, la disparition de mon sexe. Je l'imaginai se faner dans la nuit pour laisser place à un sexe de fille au matin. »

Une seule solution pour lui fuir.

« La fuite était la seule possibilité qui s'offrait à moi, la seule à laquelle j'étais réduit [...] ma fuite n'avait pas été résultat d'un projet depuis toujours présent en moi comme si j'avais été un animal épris de liberté [...] mais au contraire comment la fuite a été la dernière solution envisageable après une série de défaites sur moi-même. Comment la fuite a d'abord été vécue comme un échec, une résignation. A cet âge réussir aurait voulu dire être comme les autres, j'avais tout essayé [...] On m'a mis dehors, c'est après que j'ai fui. »

L'écriture est vraiment précise, incisive, rapide, violente.

Lors d'une interview avec le journal Télérama, il décrit la violence vécue par celui qui n'est pas dans les normes masculines. « La violence est partout, tout le temps, dans les discours qui assignent à chacun une position, tu es un transfuge, tu restes à ta place, tu es une femme, tu restes à ta place de femme, tu es un Juif, un Arabe, un Noir, un homosexuel, toutes les interpellations nous assignent. Dès notre venue au monde, nous sommes enserrés dans le

discours des autres. Le nom en est une preuve : c'est une identité imposée par autrui. C'est précisément cette question que je veux poser en littérature, faire de cette violence un espace littéraire. Car l'ignorer est le meilleur moyen de la laisser se reproduire indéfiniment. Cette question posée, il est alors possible d'aménager des espaces de résistance. Je pense à Michel Foucault notamment, à sa réflexion sur l'amitié. L'amitié comme une sorte de refuge, d'abri où se réinventer contre la violence. Dans ma vie, l'amitié a été déterminante. Comme pour tous les transfuges, a fortiori les transfuges gays. L'amitié est un espace d'identification, d'aspiration, aussi : c'est au contact d'amis que des aspirations nouvelles me sont venues. Je n'aurais jamais écrit sans l'amitié. »

En mars 2014, le livre d'Edouard Louis génère une polémique, tant avec son village qu'avec sa propre famille que, cependant, Edouard Louis nie avoir voulu blesser ou humilier.

Depuis, Edouard Louis a écrit un second ouvrage, traitant plus ou moins des mêmes thèmes, « Histoire de la violence »

Mais ceci est une autre histoire dont nous vous parlerons peut être une autre fois !

Cécile

La démesure
Soumise à la violence d'un père
Céline Raphaël

Céline Raphaël est l'auteur de ce livre passionnant, documentaire écrit en 2012 à partir d'une histoire vraie dont le but est de faire reculer la maltraitance des enfants. Écrit sobrement sans pathos ni hystérie.

« J'ai cette expérience, je pense que je dois m'en servir pour faire progresser les choses. »

Ce roman représente pour moi l'exemple même de l'intolérance au quotidien ! Le père ne supporte pas que sa fille ne se consacre pas totalement à son art. Intolérance par rapport à l'autre qui devient objet !

Céline est née dans un milieu non seulement aisé mais également d'un bon niveau culturel. Le lecteur est choqué d'une telle cruauté en famille, de surcroît, de classe supérieure socialement !

D'une exigence extrême, le père, la soumet à une vie infernale pour qu'elle devienne une pianiste de musique classique exceptionnelle pour être l'artiste prodige dont il aurait pu s'enorgueillir et qu'il n'avait jamais réussi à devenir dans sa jeunesse !

Daniel Rousseau pédopsychiatre cité dans cet ouvrage analyse :

« L'enfant se trouve alors empoisonné par l'ivresse des fruits de son succès, ce qui le fait s'identifier au bonheur du bourreau et participer à la jouissance du maître qui engrange ses dividendes narcissiques »

Je vois également dans ce roman un harcèlement sexuel sous-jacent du père à l'égard de sa fille. Un harcèlement moral et physique constant la traitant parfois comme une femme de ménage :

« Je devais régulièrement nettoyer la cuisine....dit-elle ! »

I- Intolérance ou Aliénation de liberté et Irrespect

« Mon père voulait faire de moi une pianiste d'exception... il exigeait de moi la perfection, j'étais simplement une enfant normale et je l'ai payé très cher ! »

Il disait d'elle : *« tu es pire qu'un chien »* pour l'avilir et l'humilier et plus tard elle affirmera l'évidence prouvant qu'elle était très mal !

« Avec le recul, je me dis que tout compte fait je vaudrais mieux qu'un chien ».

Le père est un paranoïaque qui n'a jamais voulu reconnaître ses torts, très égoïste n'ayant pour elle aucune affection et un irrespect total, l'inhumanité même, l'intolérance personnifiée ! La violence ! C'est très jeune qu'il lui offre un piano :

« J'ai 2 ans et demi et mon destin est en marche [] l'enfer vient de pénétrer par notre porte... mon père m'astreint d'abord à 30 mn par jour puis rapidement à une heure » et peu à peu elle pourra dire : *« bientôt je ne serai plus rien, uniquement focalisée sur ma survie. »*

Elle en était arrivée notamment durant l'été pendant les vacances scolaires à faire du piano de 8h30 le matin à 2 à 3h du matin.

En plus de cet autoritarisme, elle subit désormais sa méchanceté et sa brutalité :

« Ses coups étaient d'une telle violence que j'en tombais à chaque fois de mon tabouret »

« J'avais droit à de nombreux coups de poings et de pieds ».

« Je te préviens, je prends une feuille et je note : si tu fais plus de trois fautes sans t'arrêter pour te corriger tu auras trois coups de ceinture et alors sans prononcer le moindre mot il dit : « baisse

ton pantalon et penche toi en avant les mains à plat sur le bureau... et cela se renouvelait à la moindre erreur ! »

P123. Mon père m'a agrippée étrange »

Il la privait de ses propres habits, lui cachait ses vêtements et même pour l'école elle devait porter un vieux jogging vert trop petit pour elle, on la traitait de clocharde ! C'était *l'humiliation permanente* !

Pour manger : parfois juste un peu de pain et d'eau comme un prisonnier, parfois sa nourriture était réduite en bouillie pour l'avilir. Terreur physique aussi : son père la traumatise : aussi décide-t-elle de se priver de subsistance pour l'impressionner : elle en devint anorexique !

En classe de seconde elle pesait 38 kg !

L'agressivité du père a peu de limites, il lui arrive d'aller à la porte de sa chambre : d'écouter sans bruit puis, un jour, il se glissa à côté d'elle dans ses draps : à partir de ce jour elle dort en chien de fusil, face à la porte avec une couette ou une couverture entre les jambes !

« Moi qui était sur le qui-vive le jour, je l'étais également la nuit »

La mère et la sœur sont aussi angoissées qu'elle, toujours dans la faiblesse et la peur devant lui. L'intolérance s'associe souvent à la lâcheté de l'entourage, ainsi elle se renforce peu à peu !

« Ma mère et ma sœur ne disent rien, elles n'avaient pas droit au chapitre car mon père avait pris le pouvoir sur chaque membre de la famille. »

Le père disait : *« Je t'aurai, t'en crèveras mais je t'aurai »*.

L'intolérance c'est la prise de pouvoir sur l'autre, la domination, l'asservissement inéluctable ! L'autre devient objet, tyrannisé, battu, avili, il n'a plus droit à rien. Il devient esclave, doit renoncer au moindre plaisir : un jour, la radio découverte sous son matelas voltige

« Elle était mon unique lien avec la vie » dit-elle.

Elle devient excellente dans la pratique du piano obtenant des prix internationaux reconnus, mais à quel prix ! !

Et dans son art, peu à peu, tout lui devient exécrable !

« C'était odieux de jouer » dit-elle.

II- Reconstruction

Mais cette vie d'enfer, de tant de souffrances et d'horreur devint un jour intolérable à supporter et malgré la honte et la peur de dénoncer son bourreau elle accepta de tout révéler à une infirmière scolaire.

La peur que son père ne l'aime plus s'apaise

Auprès d'elle, elle se sentait plus forte *« je pleurais moins »* dit-elle !

« Plus je parlais et plus il fallait que je parle... et petit à petit je lui dévoilais ma vie. J'étais de plus en plus sereine car j'avais sa parole qu'elle ne dirait rien à mes parents »

Mais l'horreur s'accroît et ainsi un lundi matin elle est prête pour le signalement à la Justice. Son père a nié l'évidence et à partir de là elle quitta la maison pour loger dans des foyers d'accueil.

Prise dans une machine judiciaire elle n'était plus qu'un numéro de dossier, pourtant elle résista à toutes les difficultés (changement de milieu, grandes distances kilométriques pour aller en cours, privations multiples).

Le père fut reconnu *« coupable de violences sur mineur de moins de 15 ans et écopa de 2 ans de prison et 3 ans d'injonction de soins »*.

Grâce à une volonté, un courage et une abnégation hors du commun, par un travail acharné, elle poursuit des études contre vents et marées jusqu' à ses années de médecine alors qu'elle était épuisée, anorexique et malheureuse elle réussit brillamment à ses examens !

Sa souffrance, elle a voulu la transcender et en tirer un bien qu'elle donne à l'autre :

« Je voudrais que la maltraitance faite aux enfants soit déclarée grande cause nationale car trop souvent les adultes paraissent respectables et les victimes se taisent. »

Pour finir j'évoquerai des points soulevés par Daniel Rousseau :

- le pouvoir exorbitant du père depuis la nuit des temps : la patria Potestas, puissance paternelle enfin remplacée en 2002 par l'Autorité Familiale partagée.
- Quand les parents veulent le bien et le meilleur de l'enfant n'y a-t-il pas risque d'abus malsain pour celui-ci ?

« C'est aux parents de s'adapter à lui et de composer avec ses capacités. Pas à l'enfant »

- L'Enfant maltraité sort-il indemne de l'intolérance ?

- Pourquoi la Société veut-elle ignorer l'enfant maltraité :

« Personne ne veut regarder en face »

Livre écrit dans une écriture sobre, directe sans fioriture, précis.

Il dérange souvent par son réalisme, son courage à dévoiler des sévices, des injustices !

La tolérance dans les familles peut ne pas être un mythe pour devenir réalité si le respect de l'autre, même s'il s'agit de son enfant, est respecté ! Désormais le Droit des enfants existe : Déclaration des Droits de l'Enfant dite de Genève fut adoptée en 1923 et reprise par les Nations Unies en 1959. Mais malheureusement la maltraitance sévit toujours : en 2013, 500 000 mineurs ont été retirés de leur famille.

« Le respect et la tolérance sont des actes libérateurs qui permettent de prendre conscience que les différences d'autrui sont aussi nos propres différences et que la richesse d'une autre culture devient la richesse de tous » - Irina Bokova, responsable de l'Unesco le 21 mars 2014

Josette J.

L'esclave vieil homme et le molosse

Patrick Chamoiseau

Intolérance, Tolérance : dans cette perspective, propos sur « L'esclave vieil homme et le molosse » de Patrick Chamoiseau paru chez Galimard en 1997.

Patrick Chamoiseau est un auteur prolifique, bien inséré dans son époque, qui à la suite d'Aimé Césaire et comme son ami Edouard Glissant prône la conservation des cultures, la protection de l'imaginaire des peuples et en particulier de la créolité.

Les éditions du seuil ont publié en mai de cette année son dernier ouvrage poétique sur les « Frères migrants ». Ce recueil vient en soutien d'un symposium - performance de poésie, tenu à Beaubourg au mois de janvier où il proclama :

« Les poètes déclarent que le racisme, la xénophobie, l'indifférence à l'autre qui vient qui passe qui souffre et qui appelle sont des indécentes qui dans l'histoire des hommes n'ont ouvert la voie qu'aux exterminations, et donc, ne pas accueillir, même pour de bonnes raisons, celui qui vient qui passe qui souffre et qui appelle est un acte criminel »

Par cette citation toute récente nous entrons dans le monde familier de Patrick Chamoiseau qui dès « La chronique des sept misères », sa première publication en 1986, en passant par « Texaco » qui lui valut le Goncourt en 1993 et jusqu'à ce petit roman poétique sur « Le vieil homme esclave et le molosse » marie savoureusement le français le plus stricte au créole le plus imagé. Avec l'habileté d'un grand D.J. il réalise un mix fluide au service non pas de la coexistence mais de la cohérence des deux cultures des îles-à-sucre.

Sept mouvements développent sa symphonie, sept chapitres souvent d'une violence intolérable, adoucie par le son des paroles et le rythme de la phrase.

1 MATIERE présente le vieil homme comme « un minéral de patiences immobiles »... « Pourtant, la Parole laisse entendre qu'il s'enflamma soudain d'un bel boucan de vie. »

C'était au temps de l'esclavage, quand les bateaux négriers ramenaient d'Afrique des cargaisons humaines pour les vendre aux maîtres-békés ; l'homme y a perdu jusqu'à son nom ; il a celui donné par le maître ; de sa lignée, ne lui reste que son nombril, il a tout oublié et n'a rien demandé. Ni le maître, ni les deux commandeurs-mulâtres qui transmettent les ordres, ni le Papa-conteur de la Grande Habitation n'ont changé ses manières. Puis un jour, il manque à l'appel.

2 VIVANT décrit le molosse. Ce chien a voyagé dans les mêmes conditions que le vieil esclave. Lui aussi acheté au prix fort par maître-béké, fut enfermé en enclos grillagé entre la Grand-Case et la Sucrierie, puis nourrit de chair fraîche, dressé à la chasse aux fugitifs par le maître qui en a fait un monstre !

Il faut dire que parfois les nègres reçoivent « la décharge », fièvre fondamentale, refus absolu, elle vous prend à n'importe à quel moment et vous précipite vers un geste fatal ou une fuite éperdue. Alors, chenil ouvert, le maître lâche son chien qu'il renferme ensuite le travail achevé... mais quel dégât ! A détourner la tête en passant devant le molosse. Seul le vieil homme esclave lui jetait un regard :

« quelque chose de glissé, et de terne... Leurs yeux se croisaient un septième de seconde ». Cet échange furtif à travers grillage interroge et rend compte de la cruauté pathologique du maître et de la résistance du vieil homme.

Puis une nuit, le vieil homme les défia et gagna le couvert des grands bois ! « L'hurlade du molosse se met à défaire le domaine. »

3 EAUX. « Le vieil homme courut. Il perdit très vite son chapeau, son bâton... », il court sous le ciel

étoilé, entre les troncs, les ravines et les feuilles dégoulinantes d'eau. Il court dans le noir magique redécouvrant « *chaque bout de son corps, chaque organe inconnu, chaque fonction oubliée* ». C'est une renaissance, un grand baptême universel... Au levé du soleil, il a déchiré ses vêtements pour protéger ses yeux et se faire un bandeau; aveugle ; dénudé ; enveloppé de la nature primordiale... « *quand il entendit un grondement brut lancé haut.. Le molosse était à sa poursuite.* »
« *Fini bat... c'est perdu songea-t-il* »

4 LUNAIRE. Pas de trace ! Le Maître et le molosse sont en lisière des végétaux verdâtres. Soudain, le chien trouve la piste et part, laissant le béké encombré de son lourd harnachement. Abandonné ! « *Le maître se sent seul .* »

Le vieil homme avance en aveugle dans le murmure d'une forêt hallucinatoire semblable aux peintures de Wilredo Lam pleines de génies étranges, signaux indicateurs cubistes en forêt amazonienne, mélange fécond de civilisation occidentales et afro-brésilienne, passerelles entre les cultures.

Mais la réalité prend le dessus : entendant le choc des pattes de l'animal, le vieil homme accélère, calque son rythme sur ses pas pour maintenir la distance, cherche sa voie à l'instinct « *A-a, sé kouri en fondoc syèl,.. Oh ! c'est courir en plein ciel... songe-t-il en pleurant...* » Un frisson le parcourt. La bête est-elle là ? Dans un geste guerrier, il enlève son bandeau.

5 SOLAIRE. « *La lumière fut blessure... La lumière menait des transcendances en lui. Elle dissipait des innocences.* » Les yeux ouverts, le vieil homme qui fut esclave parvint à avancer puis tomba dans un trou, un trou d'eau, une source marécageuse aux vapeurs soufrées. Lianes, serpents, racines, univers glauque dont il s'extrait, ramassant une branche morte en guise de bâton. Car le molosse arrive et s'embourbe à son tour. Univers fantasmagorique où chacun lutte pour sa survie ; blessures, sursauts, vaillance, tandis qu'au loin le maître souffre d'une solitude angoissée : son chien et son vieil esclave qui lui a tout appris : le dressage des chevaux, le secret des fruits jaunes... on l'appelait Fafa ou Vieux-Sucre, son compagnon, son très vieux compagnon qui ne s'était jamais senti esclave ; alors, des larmes coulèrent sur son visage.

6 LA PIERRE. Blessé à la jambe le vieil homme se glisse sous l'aisselle des racines. « *Vidant son esprit pour mieux leur ressembler* », il creuse un abri dans l'humus rempli de fleurs magiques et s'y abandonnant tombe dans la ravine. Dououreux, il rampe, creuse jusqu'à l'obstacle qui obstrue son passage « *Une pierre. Je la touche. Froide, tiède. Vibrante au lointain de son cœur... La pierre qui rêve* » creusée de symboles et de signes. Elle est amérindienne et raconte le chemin des peuples anciens. C'est la croisée des chemins : pour le vieil homme va s'ouvrir un autre monde. Il pense « *Je suis un homme* » et près de lui le molosse apaisé lèche ses plaies. « *il ne prenait pièce goût. C'était l'unique geste qui lui était donné .* »

Quand le chien réapparut, le maître ne le reconnut pas : il était tranquille, « *presque mol. Alors le maître pleura sur son monstre perdu. Et un espace de dote s'ouvrit en lui.* »

7 LES OS. Les os furent retrouvés au fond des bois, auprès d'une pierre caraïbe. Sans doute un lieu cérémoniel comme on en trouve dans l'île.

Patrick Chamoiseau dit « *Celui qui me parla de la pierre était un vieux-nègre-bois.* »

Il lui montra aussi de os humains, enveloppés dans un papier huilé avec un vieux chapelet, en le mettant en garde contre les maléfices. Mais il a quand même touché ces os et depuis, sans esprit de conquête ni de domination, il témoigne. Il écrit.

Roselyne

Le quatrième mur

Sorj Chalandon

Où il y a humanité, il y a intolérance. Voici donc l'homme... Cet être imparfait qui rêve parfois d'être un héros, et ce, au prix de sa propre vie en se nourrissant d'intolérances assumées ou secrètes ou inavouées.

Je vous présente dans ce cadre : **Le quatrième mur**

Ce livre a remporté plusieurs prix : Prix Goncourt des lycéens 2013

Prix choix de l'Orient 2013

Prix des libraires du Québec 2014

Son auteur l'a placé sous le parrainage d'Antigone d'Anouilh

Antigone « La petite maigre... qui va aller jusqu'au bout. »

L'auteur illustre à sa façon le destin de l'homme, en transposant cette tragédie à notre époque, tantôt oscillant entre la tentation d'un ordre à la Créon ou à l'intransigeance d'une Antigone.

Son roman nous raconte l'histoire de Georges, un jeune homme né en 1950 et qui mourra en 1983. Lorsqu'il est étudiant à Paris Georges baigne dans les milieux de Gauche, fait du théâtre dans les usines. Il se lie d'amitié avec Samuel dont il fera son frère. Samuel est Grec, de religion Juive et son rêve à lui était de faire la paix au LIBAN en montant cette pièce d'Anouilh. C'est ce rêve de Samuel qui conduira Georges au pays des cèdres.

Le Quatrième Mur messenger de paix nous conduit en fait au cœur de la guerre et à travers ce récit l'auteur dépeint- les différentes facettes de l'intolérance

- ses conséquences funestes

- et paradoxalement des révélations sur notre humanité si complexe

Le Quatrième mur est bouleversant

Quelle vision de l'Intolérance S.Chalandon nous offre-t-il ?

Il se dégage dès les premières pages du roman une extrême violence. Une scène de guerre quelque part à Tripoli le 27 octobre 1983 où son héros trébuche « *corps chiffon, ventre en décombres* »

Le héros c'est Georges. L'auteur dévide son histoire en commençant par la fin .A cet instant comme son héros on partage la peur, la tristesse, la colère. Comment admettre ce tir d'obus aveugle, meurtrier sur un banal taxi ?

Le Quatrième Mur raconte la vie de Georges, à travers lui, c'est une partie de notre histoire qui s'exprime. Nos origines sociales, nos luttes, les plus pauvres, les plus riches, la guerre d'Algérie qui nous ramène les harkis, les idées de Gauche qui fleurissent à Jussieu. Les Colonels qui tyrannisent en Grèce, la guerre civile au Liban très confuse, palestiniens contre chiites, druzes, syriens. Lui Georges est un jeune homme cabossé, orphelin de mère à cinq ans, de père à vingt ans. Lui qui n'a connu ni la caresse, ni la tendresse dit « *je charrie la fureur (...) Enfant, adulte j'ai résisté. Je suis passé des tâches d'encre aux phalanges écorchées* »

Georges est un militant, metteur en scène, surveillant dans un collège, étudiant attardé en histoire mais il était aussi idéaliste « *J'étais entré en violence pour défendre l'humanité* »

Ainsi donc l'auteur décrit ce qui construit Georges. Déjà, à douze ans, il refuse le racisme ambiant envers le petit harki BACHIR. Il n'hésite pas à frapper son instituteur et à casser avec détermination et application ses lunettes et à avouer son envie « *de faire du mal* ».

Plus tard, étudiant, son goût de la violence s'exerce sur les extrémistes de droite « *les rats noirs* ». Il se décrit en action « *nez, menton, bouche, tenant ma barre sanglante à deux mains, j'ai écrasé ses lèvres, brisé ses dents. Je hurlais. Rien d'humain* ». Les mots d'ordre de ses acolytes dans les couloirs de Jussieu sont tout aussi sauvages « *les rotules, brisez les rotules* ».

Pour Georges les idées de l'extrême droite étaient des menaces à combattre *« racisme, antisémitisme, mépris de l'autre »*, de même leur haine du présent, leur dégoût de l'égalité, leur aversion de la différence *« Voici les crédos de l'intolérance civile « ordinaire »*

Ces sectarismes justifient toutes les violences de Georges mais aussi son prix à payer. Ce sera pour lui en 1973 :

« Fracture ouverte du genou droit, nez, côtes, clavicule, humérus fracturés, seize dents en moins, œil droit malade » mais la colère intacte...

Alors que ces oppositions politiques, ces guéguerres d'opérette, ces slogans de pacotille outranciers *« CRS SS »* parsèment le récit en introduisant Samuel Akounis, ce grec qui a lutté *« mains nues face aux canons blindés des colonels »* l'auteur nous entraîne vers d'autres intolérances, d'autres guerres, d'autres histoires.

D'abord il rappelle à travers Samuel qui est aussi Juif, les sévices exercés sur ce peuple par les Nazis. Samuel raconte par exemple les humiliations subies en place publique *« en 1942 mon père a été emmené place de la Liberté avec des dizaines de milliers d'autres () rassemblés au soleil () obligés à une gymnastique stupide. Debout, assis, accroupis, debout, mains tendus, tête haute » « puis mon père portant la barbe et les pétoth, les papillotes, un SS les a coupés... »* **Ces signes qui sont sans doute désormais un symbole de résistance.** L'auteur parle des 55 000 Juifs de Salonique déportés, de la douleur du sort des Juifs *« mes parents n'avaient pas de Nation, ils avaient une étoile »*....

« Ils se sont cachés toute la guerre, protégés par les oliviers d'une famille d'ouvriers agricoles » Il évoque les camps, les massacres d'innocents en quelques mots, l'intolérance suprême, le **nazisme** surgit alors dans toute son horreur. Face à ce fléau Samuel oppose *« la soie des mots »*, le théâtre comme voix de résistance il défie la guerre face à laquelle *« on a toujours deux yeux de trop »*.

De quelles images S.Chalandon nous punit-il ? Il nous montre ce que les reportages filmés nous cachent *« Chairs broyées, plaies béantes, cervelle, sang, membres fragmentés »*.

Il nous fait sentir et entendre *« acier, feu, fumées, sirènes, hurlements, explosions, béton déchiré, une odeur de poudre, d'huile chaude, de métal brûlé »*

La guerre c'est un vacarme, *« courses, affolements, corps et esprits dissociés. »* Sidération et incrédulité

La guerre c'est de la violence pure. Il s'attarde sur les villes dévastées, la maison *« ce n'était pas une ruine. Elle était la guerre. Partout sur ces colonnes fragiles, ses balcons, ses fenêtres romanes, les pointillés des rafales, les impacts de tirs de précision les écorchures de grenade, les déchirures de roquette, les cicatrices ouvertes par les mortiers »*

Que deviennent les hommes dans ce désastre ? Dans ce Liban *« qui crève de tout »* et où Samuel entend apporter 2h de paix. Il y avait des Chaldéens, des Arméniens catholiques, des Chiites, des Palestiniens sunnites, des Druzes, des Maronites. L'auteur insinue les origines subtiles de cette guerre civile politique, religieuse, aux conséquences toujours égales : la blessure, la mort, la folie, l'absurde. Samuel sera la voix de celui qui déteste la violence, apanage des faibles. Il prône la résistance pacifique. Son projet est de rassembler dix peuples sans savoir qui est qui () pour jouer la paix () proposer l'inconcevable.

Amener la paix par le théâtre *« entre cour et jardin »*. Il choisit **Antigone** d'Anouilh.

Ce choix place le lecteur, comme Georges dans un dilemme philosophique.

Mettre en scène cette pièce c'est proposer des protagonistes antagonistes ! CREON contre ANTIGONE tout en entendant le Chœur qui serait la sagesse *« celle qui protège l'intelligence »* et qui serait comme Samuel !!

Ainsi la pièce d'Anouilh nourrit S.Chalandon des questions existentielles. Dire NON ou s'accommoder ? Colère ou Pardon ? Révolte ou Résistance ? Tolérance ou Intolérance ?

Antigone ? Cette petite rebelle morte pour avoir jeté un grain de poussière sur une loi d'airain, elle ressemble à Georges. Antigone c'est notre courage, notre obstination mais aussi notre perte.

Antigone ou le reflet de nos guerres intimes, de nos conflits intérieurs, nos intolérances envers nous-mêmes, nos hontes, nos fiertés.

Antigone serait Georges qui ne s'autorise pas à la légèreté, au bonheur de vivre avec Aurore, sa femme, et sa fille. Il les quittera pour défendre un idéal.

IL se refuse d'être bienveillant avec lui-même car « *lutter c'est rester debout* », ne pas faiblir. L'auteur utilise le prétexte de cette pièce pour nourrir son roman, il évoque nos fragilités, nos malentendus culturels. Ainsi par exemple Anouilh est revisité par les Chrétiens, transfiguré par les Chiites. Créon est vu tour à tour comme un chef phalangiste ou un calife éclairé. Mais dans l'impermanence et la permanence des choses la guerre se répète celle de 1944, celle de 1982 et toutes les suivantes. En inscrivant ce récit dans le récit, on est plongé dans nos contradictions, nos ambiguïtés, nos doutes. Qu'y a-t-il au-delà de nos intolérances ?

Derrière ce récit violent, il y a pourtant le Cœur Humain qui bat au-delà de la mort. Le lecteur garde les sourires, les rires, le thé à partager, les événements heureux, naissances, mariages.

Dans ce roman, on se serre beaucoup dans les bras, on se tend la main, on s'aide à ne pas mourir, on pleure la maladie, la perte d'un ami, les larmes de l'orphelin.

On respecte la parole donnée, Marwan à Samuel, Georges à Samuel. On glorifie l'idée de fraternité au-delà des nations, des destins individuels. Georges raconte « *après les mains d'Imane, Nakad m'a offert les siennes* ». Georges prendra des risques pour faire que « *la calotte () se mêle au keffieh, au turban, au fez, à la croix, au croissant* »

Et même si la poésie n'arrête pas vraiment la guerre car le soldat a « *tiré sur les lueurs d'espoirs, sur la tristesse des hommes, sur l'or du soir qui tombe, le bouquet de houx vert et les bruyères en fleur* » l'homme continuera d'admirer « *la BEAUTE de ce sol, le tourment de ce ciel* ». Il nous fait voir les cascades, les cèdres, les hommes, les femmes, cœurs de pierre ou de miel.

Et même si le théâtre a été rattrapé par la guerre, même si Georges assassiné est aussi assassin, même si le réel s'est invité en mêlant comme dit Anouilh « *ceux qui croyaient une chose avec ceux qui croyaient le contraire () morts pareils* » on ne commencera pas à oublier tout de suite ce Georges, son chant douloureux de dignité, de souffrance, de fragilité, son sens de la fraternité qui n'empêche pas le crime.

Au bout de sa jambe qui saigne, de son corps qui meurt il a su entendre et nous faire entendre la douleur des autres, il a dit non à l'intolérance.

Il défie son ennemi en mourant kippa sur la tête et clef de Jaffa à la main... DEBOUT

Nicole

Le jour où Nina Simone a cessé de chanter Darina Al-Joundi et Mohamed Kacimi

L'auteure

Darina Al-Joundi naît le 25 Février 1968 à Beyrouth au Liban, dans une famille d'intellectuels aisés.

Actrice depuis l'âge de 8 ans d'abord à la télévision libanaise, puis, plus tard, au théâtre et au cinéma.

En France elle se fait connaître au festival d'Avignon en 2007, interprétant sa pièce *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*. Cette pièce mise en scène par Alain Timár, sera jouée plus de 500 fois, y compris à l'étranger.

Juillet 2012 voit la création à Avignon de son nouveau spectacle, *Ma Marseillaise*, à nouveau mise en scène par Alain Timár.

En septembre 2012, elle est invitée par la Ministre Najat Vallaud-Belkacem pour inaugurer la série de conférences *Unique en son genre* au Ministère des Droits des femmes afin de témoigner de son engagement et de son expérience.

L'ouvrage

La pièce *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter* est devenue un livre avec l'aide de Mohammed Kacimi qui a posé les mots justes sur l'histoire terrible de Darina Al-Joundi, avec sa force de vie et son humour ravageur.

Ce récit, très émouvant, est celui de la vie d'une jeune fille devenant une femme libre, Darina, dans une société stigmatisée par les normes sociales et religieuses, dans un Liban en guerre.

C'est le témoignage de survivance de la narratrice qui porte en elle la violence du chaos vécu, ainsi qu'une réflexion générale sur la liberté.

Darina Al Joundi nous entraîne dans l'atrocité du quotidien de la guerre civile des années 80 au Liban. Elle nous livre son regard sur l'histoire récente de son pays qui voit la montée des extrémismes religieux, la faillite des mouvements de gauche, la défaite des véritables laïcs.

Selon Mohammed Kacimi « *La vie roman de Darina dit combien est vulnérable la liberté de la femme, qui restera à jamais une langue étrangère aux yeux de l'homme.* »

Pour écrire ce "*roman d'une vie*", la comédienne a repris ses souvenirs année par année.

- L'enfance de Darina et de ses trois sœurs est « *Une fête permanente. Nos parents nous apprenaient les sens de la beauté. Les poètes les journalistes, les militants frappaient toujours à la porte...* »

La mère de Darina, libanaise chiite, « *était l'un des grands noms de la radio libanaise. Elle est issue d'une grande famille de propriétaires terriens, lettrés* »

Son père est Assem Al-Joundi, célèbre poète, journaliste et homme politique. Il est né en 1933 en Syrie, à Salamiyeh, « *ville peuplée de poètes d'écrivains et de communistes. Comme la plupart des habitants de sa ville natale, il appartient à une secte de néoplatoniciens pour qui la raison prime sur la foi --- priant Aristote et Platon à la place de Jésus et Mahomet* ». Opposant syrien, en 1958 il fuit et se réfugie à Beyrouth car alors c'était « *une ville libre, l'oasis de tous les intellectuels arabes interdits de parole dans leur pays* ». Il y enseigne la littérature et la philosophie.

Assem Al-Joundi partisan du "Il est interdit d'interdire" élève ses trois filles dans la liberté. Il voulait qu'elles s'affranchissent de toutes les contraintes sociales et

religieuses.

Laïc fervent mais admirant le Christ dont il disait « *un type qui transforme l'eau en vin ne peut pas être foncièrement mauvais* » il choisit d'habiter dans les quartiers chrétiens et de scolariser ses filles dans des écoles catholiques et « *Dans ce Liban où chacun n'existe que par sa communauté et sa confession* » Darina et ses sœurs ne savent pas si elles sont chrétiennes ou musulmanes.

Au début de la guerre, en Avril 1975, cette enfant libre dont le père autorise tous les écarts, se voit privée de catéchisme parce qu'elle est fille d'une libanaise et donc musulmane ! Pour la première fois, elle ressent un très fort sentiment d'injustice.

- Darina vit son adolescence dans la guerre qui transforme en loups les bourreaux et les victimes.

« *J'ai vu une famille massacrée dont les huit membres étaient attachés les uns aux autres avec des barbelés --- les gens ne reconnaissaient les leurs qu'à leurs vêtements tellement ils étaient défigurés ---- ce qui m'a fait le plus peur --- c'est ce qui se lisait sur le visage des vivants. Je venais d'avoir quatorze ans.* »

Malgré l'horreur de ce quotidien fait de massacres, de l'odeur des charniers, du bruit des bombes, de la haine entre communautés, devenu la normale, Darina, veut vivre comme le lui a appris son père, en étant libre de ses choix. Pour atteindre la liberté, elle se prête avec excès à de multiples expériences, pressée par le temps, convaincue qu'elle allait « *mourir d'une seconde à l'autre* » elle mettait les bouchées doubles et jouissait du moment présent, seul gage de réalité, seul refuge face à l'atrocité humaine. Modelée par la violence de cet environnement barbare elle écrit " *J'étais affamée de tout, de sexe, de drogue, d'alcool* » « *Cette overdose était devenue une habitude* » et " *Je ne savais plus vivre sans la guerre, mon corps avait été programmé pour elle* »

- La narratrice commence son histoire le jour de l'enterrement de son père, alors que l'armée israélienne vient juste d'évacuer le Sud-Liban après vingt ans d'occupation et que les maisons bombardées fument encore.

La jeune fille s'enferme seule dans la chambre où gît le cadavre, recouvert d'un linceul blanc. Elle arrache la cassette qui débitait un chant coranique et, à la place, met du Nina Simone, conformément aux sentiments de son père, son héros, qui interdisait à ses filles de prier et de jeûner. Parents et amis scandalisés tambourinent à la porte, sommant la rebelle d'arrêter ce sacrilège. " *Ouvre salope, ouvre ! Ouvre, putain, si tu touches au Livre de Dieu, tu es morte.* "

« *Moi, je dansais seule face à mon père. Je lui parlais fort, comme si je voulais le réveiller de sa mort : Heureux ? Tu l'as eue ta Nina Simone, tu l'as eu ton jazz, je t'ai épargné le Coran, n'est-ce pas ? Et maintenant qu'est-ce que je fais ? Qui va me protéger contre ces monstres !* »

Elle tient bon, seule, face à l'intolérance des amis et des parents mais va le payer cher dit-elle « *je payais le prix de ma liberté insensée de femme dans ce pays d'insensés* »

Elle est internée dans un asile psychiatrique « *l'hôpital des femmes folles à Jounieh* », histoire de l'obliger à rentrer dans le moule. C'est alors un autre type d'horreur qui commence, administration de calmants « *pour fous dangereux* », injections de morphine, mauvais traitements, camisole... et par-dessus tout la peur de devenir folle. Cependant, être folle dans ce lieu d'aliénation où « *la femme est une bête de somme qu'on enchaîne* » est encore « *plus facile que d'affronter cette société qui ne sait faire vivre les siens que dans un sentiment de honte* ». Devant cette alternative, au prix de la promesse de « *ne plus boire, ne plus fumer, ne plus sortir avec des hommes, ne plus parler comme avant* » Darina, choisit de vivre. Elle triomphe, elle a trouvé ce chemin de la liberté que lui avait tracé son père, elle est une femme libre.

Sortant de cet enfer elle fuit pour mieux se retrouver, ailleurs. Cet ailleurs ce sera Paris.

Conclusion

Dans cet environnement de non droit, la guerre du Liban, qui régularise la mort, la narratrice nous livre la vérité de son être dans son immense fragilité et son irréductible force. Les mots sont crus, émouvants ou drôles. Le résultat est un livre saisissant poignant touchant au cœur et inoubliable.

Antoinette